



HAL
open science

Syrie, Phénicie, Palestine, Arabie

Pierre-Louis Gatier, Denis Feissel

► **To cite this version:**

Pierre-Louis Gatier, Denis Feissel. Syrie, Phénicie, Palestine, Arabie. *Revue des Études Grecques*, 2002, 115, pp.730-740. 10.3406/reg.2002.4509 . halshs-00077444

HAL Id: halshs-00077444

<https://shs.hal.science/halshs-00077444v1>

Submitted on 29 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

en Βροῦτ[ιανόν]. Le document pourrait être assigné aux dernières décennies du II^e p.C.

448. *Rhosos*. M. H. Sayar, *Weihung an Dionysos aus Rhosos*, *EA* 33 (2001), 89-93, donne un autel avec dédicace à Dionysos, trouvé sur le site même de l'antique Rhosos (encore en Cilicie selon Strabon). D'après le tracé des lettres, III^e ou II^e a.C.

IRAN, ASIE CENTRALE

449. *Suse*. G. Rougemont, *Bulletin of the Asia Institute*, N.S. 12 (*Studies in Honor of Paul Bernard*) 1998, 227-230 : *Un poème grec inédit trouvé à Suse*. R. Ghirshman avait classé dans ses archives une photographie et une fiche relatives à une « inscription grecque sur une plaque de terre cuite trouvée par les bergers », inscription maintenant disparue, semble-t-il, mais provenant du lieu où avaient été découvertes les inscriptions regroupées dans le *SEG* VII. R. publie, d'après la photographie (fig. 1) les pauvres restes d'un poème en hexamètres dactyliques, pas antérieur à l'époque hellénistique (la gravure en quasi-cursive pouvant être plus tardive). Plusieurs mots semblent évoquer un contexte de guerre, πεπαλαχμένος, βεβολημένος, véκυς, ἔρις.

SYRIE, PHÉNICIE, PALESTINE, ARABIE (Denis Feissel, Pierre-Louis Gatier)

450. M. Sartre, *Rome et ses provinces. Genèse et diffusion d'une image du pouvoir. Hommage à Jean-Charles Balty* (Bruxelles, 2001), 167-186 : *Les manifestations du culte impérial dans les provinces syriennes et en Arabie*, étudie l'organisation du culte impérial provincial. Les célébrations de ce culte à Antioche regroupaient les représentants de circonscriptions, trois ou quatre selon les périodes, placées sous l'autorité d'un personnage — nommé syriarque, phoinikarque, kilikarque — et désignées comme éparchies. Les capitales d'éparchie reçoivent le titre de métropole, parfois avec un décalage dans le temps. La circonscription de Tyr aurait été partagée vers 129 en deux éparchies, l'une de Phénicie, l'autre de Koilé-Syrie autour de Damas, mais Tyr aurait reçu en échange le privilège d'abriter des célébrations communes aux quatre éparchies. Les métropoles accueilleraient également des concours limités à leur circonscription. La situation n'est pas claire en Syrie-Palestine, mais Néapolis est dite néocore — elle possède donc un sanctuaire du culte impérial provincial — sous Philippe l'Arabe. En Arabie, Pétra qui reçoit dès 114 le titre de métropole pourrait être le centre du culte provincial. S. souligne le contraste entre les nombreuses manifestations du culte impérial dans les cités et sa relative discrétion à l'échelle provinciale. [G.]

451. M. Sartre, dans O. Salomies éd., *The Greek East in the Roman Context. Proceedings of a Colloquium Organised by the Finnish Institute at Athens, May 21 and 22, 1999* (Helsinki, 2001), 127-140 : *Romains et Italiens en Syrie : contribution à l'histoire de la première province de Syrie*, à partir de sources essentiellement littéraires, analyse l'histoire de la Syrie de 64 a.C. à l'époque augustéenne et fournit la liste des gouverneurs de 64 à 31 a.C. [G.]

452. D. Roques, *REG* 111 (1998), 735-756 : *ΘΕΟΤΕΚΝΟΣ* « fils de Dieu », complété par id., *REG* 112 (1999), 740-741 (*Note additive*), fournit le catalogue de 64 personnages mentionnés dans les inscriptions grecques ou latines, les papyrus ou les textes littéraires, portant le nom de Θεότεκνος — avec quelques variantes dont un seul exemple féminin — ou de Barlaas — huit exemples en grec ou latin, mais l'enquête n'a pas été menée dans les inscriptions sémitiques — noms ayant le même sens de « fils de Dieu », je dirais plutôt « fils du dieu ». La grande majorité des porteurs du nom se trouve au Proche-Orient, sans compter les Syriens expatriés dans d'autres régions. Donnons quelques précisions à propos de deux textes syriens. J'ai republié le n° 34 du catalogue, relief de Cyrrestique (*Bull.* 1983, 451), dans *Syria* 75 (1998), 161-169 (*Bull.* 2000, 645) ; c'est un monument du culte dolichénien ou apparenté. Le n° 39 (*JGLS* II, 376), a également été corrigé, voir *Bull.* 1998, 487. L'A. montre de façon convaincante que le nom apparaît au III^e s. p.C. en Syrie du Nord, dans un milieu païen. Se diffusant depuis le Proche-Orient, il touche à partir de la fin du III^e s. p.C. d'une part les chrétiens, d'autre part l'Égypte, avec un certain succès dans ce dernier cas. L'a. s'oppose en cela à O. Masson, *REG* 110 (1997), 618-619, qui voulait y voir un nom chrétien repris par les païens. Deux points mineurs, liés entre eux, suscitent cependant quelques réserves. L'A. repère le passage de Barlaas sémitique à Θεότεκνος grec dans le secteur de Zeugma sur le moyen Euphrate, précision quelque peu trompeuse. La documentation épigraphique syrienne est en effet fort mal répartie : la plus grande collection de textes funéraires de Syrie du Nord provient de Zeugma et ses alentours, devançant largement Antioche, Séleucie ou Apamée, ce qui fausse les proportions. L'apparition du nom et sa première diffusion me semblent plutôt des phénomènes régionaux à l'échelle de la Syrie du Nord : Antiochène, Apamène, Cyrrestique et Commagène font un tout alors que l'Osrhoène ou Palmyre sont concernées par d'autres courants, du moins dans le domaine onomastique. Les Théoteknos paraissent relativement nombreux en Antiochène par exemple. Par ailleurs, l'A. suggère avec prudence des liens entre le nom et le culte dolichénien. À mes yeux la présence de plusieurs Théoteknos parmi les dévots du dieu de Doliché est due au recrutement régional des fidèles ou du clergé, plutôt qu'à la signification de l'anthroponyme théophore. Les aigles représentés sur les stèles de Zeugma n'ont d'ailleurs pas de caractère dolichénien ; ils distinguent, en général, les stèles des défunts de sexe masculin, des stèles féminines caractérisées par des corbeilles. [G.]

453. **Osrhoène.** — J. Ch. Balty, Fr. Briquel-Chatonnet, *Fondation Eugène Piot, Monuments et Mémoires* 79 (2001), 31-72 : *Nouvelles mosaïques d'Osrhoène*, publie avec un double commentaire iconographique et épigraphique d'importants documents de provenance édessénienne, du III^e s. environ. Si par exception on signale dans ce Bulletin des légendes de mosaïques inscrites en syriaque, ce n'est pas seulement que les figures représentées appartiennent à la mythologie classique, mais que leurs noms sont presque tous des calques du mot grec. La grande mosaïque de la fig. 1 (dans une collection américaine) représente Prométhée entouré de divinités, et ses créatures sur le point d'être animées. Le panneau porte quatre noms analysés en détail aux p. 49-51 : à droite Zeus (traduit *Maralaha*, le « Seigneur des dieux ») et Héra (transcrit *Hr*), à gauche sûrement Prométhée (transcrit *Prmtws*) et peut-être Kronos (lu non sans réserve *Qrnws*) représenté sous les traits de l'Aïôn. Ce dernier nom est de lecture douteuse, la

3^e lettre étant un *m* et non un *n*; la lettre précédente pouvant être un *z* aussi bien qu'un *r*, j'aurais suggéré *Qzmws*, calqué sur Κόζμος (pour Κόσμος; graphie comparable à *IGLS* I, 250 κοζμίων). Cependant G.W. Bowersock, *Hyperboreus* 7 (2001), 411-416, préfère rapporter au seul Prométhée (entouré des figures sans légende d'Athéna, Aïôn et Hermès) la double inscription *Prmtws qrmwys*, pour Προμηθεύς κεραμεύς, le potier qui a modelé les figures humaines. — Les A. publient également un ensemble de cinq panneaux à thèmes épiques (dont quatre au Bible Lands Museum de Jérusalem) : Briséis (*Brysys*) et une servante (*dmws*, translittération du grec δμῳίς); peut-être Polyxène et sa nourrice (elle aussi appelée *dmws*); Achille (*'klws*) et Patrocle (*P'rqls*); Priam (*'prymws*), Hécube (*Hqb'*) et une servante (cette fois *dm's*); le dernier panneau (collection privée) représente Trôilos (*Trw'lws*). [F.]

454. **Haute Mésopotamie. Ninive.** — J. Reade, *Iraq* 63 (2001), 187-199 : *More about Adiabene*, reprend et complète l'article, *Iraq* 60 (1998), 65-83 : *Greco-Parthian Nineveh*. Il mentionne, essentiellement à partir des collections d'objets et d'archives du British Museum, des documents provenant du site de l'ancienne Ninive. Il dresse également une liste d'objets attribués — à tort ou à raison — à ce site. Deux inédits sont publiés : un *graffito* sur un relief assyrien du palais nord d'Assurbanipal, Δειογένης (*Iraq*, 2001) et, sur la base d'un groupe de trois statuettes brisées, εὐτύχει — un impératif, « bonne chance ! » et non « for the lucky (god) » ou « the god who brings good luck » comme le pense l'A. (*Iraq*, 1998). Par ailleurs, l'A. donne de bonnes illustrations, dans les deux articles, des deux inscriptions grecques connues de Ninive, l'une sur la base d'une statue d'Héraclès Epitrapezios signée par le sculpteur Diogène; l'autre, *SEG* 7. 37 (corrigée par M. Rostovtzeff, *JHS* 55, 1935, 57), colonne inscrite illustrant le fonctionnement d'une cité grecque à Ninive à l'époque parthe. La copie de Thompson, son découvreur (*Iraq*, 2001, 195), ne permet guère d'améliorer le texte, hormis l. 2 Θεοῖ[ς] ἐπηκό[ις] au lieu de Θεῶν ἐπηκό[ων] de *SEG*. En revanche, R. retire du corpus de Ninive l'inscription *CIG* 4672, qu'il attribue à Séleucie du Tigre d'après des archives de l'Université d'Aberdeen, et exprime des doutes sur la provenance, qui passait pour mésopotamienne, d'un fragment de stèle funéraire du British Museum acquis de Wallis Budge (*Iraq*, 1998, 79-80). La stèle de marbre, portant les restes d'une inscription [- - ε]ὑψύχει, représente un banquet couché, d'un type fréquent. Si l'objet provient du Proche-Orient, il me semble appartenir à la série des stèles funéraires d'Antioche, mais on pourrait aussi envisager une origine alexandrine. Enfin, l'A. mentionne une stèle funéraire, conservée jadis à l'Iraq Museum de Baghdad, avec dans un cartouche l'inscription Γάιος Λούκιος Βάσσοσ βουλευτής ἐκ τῶν ἰδίων τὸ μνήμα [τῶν τέκνων] Μάρκου καὶ Λουκίου. En l'absence de photographie, contentons-nous de signaler cette « pierre errante » non mésopotamienne. [G.]

455. **Syrie. Zeugma.** — C. Abadie-Reynal et alii, *Anatolia Antiqua* 9 (2001), 243-305, présentent dans un rapport de fouilles des inscriptions sur mosaïques et des épitaphes, publiées aux p. 303-305 par J.-B. Yon. Sur une mosaïque, συναριστώσας, qui « rappelle le titre d'une pièce perdue de Ménandre », et Ζώσιμος ἐποίει, signature de mosaïste. Sur un linteau dans un tombeau, la formule de datation « selon l'ancien comput » (séleucide) : ἔτ(ους) γοτ' κατ(ὰ) τὸν πρότ(ερον) — ἀριθμόν est sous-entendu — soit 61/62 p.C. J.-B. Yon donne des exemples de ce formulaire à Doura, à Babylone et en Émésène; voir aussi l'acte de vente *P. Euphr.* 6, 6-7 (251 p.C).

Quatre stèles funéraires, avec le décor connu, les noms Ἀντίπατρ[α], Πάκτος, Σώπατρος, Ροῦφος, et le formulaire traditionnel, ἄωρε χαῖρε, ou ἄλυπε χαῖρε. [G.] Voir aussi n° 72.

456. Le nom Théoteknos dans la région de Zeugma, *supra* n° 452.

457. *Zeugma ou Hiéropolis*. — O. Cavalier, *Revue du Louvre* 52, fasc. 1 (février 2002), 88, présente le relief funéraire d'un jeune homme, acquis par le Musée Calvet d'Avignon. Je transcris, d'après la photo et la traduction, le texte figurant sous le relief du personnage représenté en buste et de front, Δορυφόρε ἄωρε χαῖρε. Le commentaire surinterprète un formulaire banal, voir *supra* n° 455. [G.]

458. *Antioche*. — L. Schwab, *Genava* 48 (2000), 87-98, réunit diverses mosaïques conservées au Musée d'art et d'histoire de Genève, dont deux fragments provenant d'Antioche et représentant des personnages en buste, Σόλων et [Πε]ρίαν[δρο]ς. Il les replace dans la série des images des Sept Sages, connue au Proche-Orient par des exemples de Baalbek et d'Apamée, et les date de la seconde moitié du iv^e s. p.C. [G.]

459. Églises d'Antioche sur un tissu égyptien? *infra* n° 583.

460. *Béroia (Alep)*. — P.-L. Gatier, *Annales arch. arabes syriennes* 44 (2001), 181-186 (photo de l'inscription en frontispice du volume) : *Un bain byzantin à Alep*, publie une dédicace de bain public, découverte lors de travaux à la Grande Mosquée d'Alep : Ἡ ἀ[γία] ἐκκλησία ἐκ φιλοτιμίας Ἰουστινιανοῦ τοῦ εὐσεβοῦς βασιλέως, διὰ πρεσβείας κ(αὶ) σπουδῆς Μεγάλου τοῦ ὀσίου ποιμένος (même titre *Bull.* 1992, 640, en Phénicie et en Arabie) τὸ δημόσιον ἐμπρεσθὲν (pour ἐμπρησθὲν) ἀνήγειρεν. La restauration du bain public incendié, financée par Justinien sur intervention de l'évêque Mégas, a dû faire suite à l'invasion perse de 540 qui, selon Procope, vit l'incendie de la ville basse de Béroia. Le même historien relate, à cette occasion, le rôle de l'évêque Mégas dans la reddition de sa cité. Le site de la découverte correspond, comme le montre G., au quartier de la cathédrale, que Justinien a peut-être entièrement reconstruit. Ce remarquable document complète la série des inscriptions de Syrie du Nord relatives aux édifices de Justinien (deux à Chalcis, deux à Kyrrhos, une en Apamène) : cf. Feissel (n° 576), 98. [F.]

461. *Syrie centrale*. — P.-L. Gatier, dans B. Geyer éd., *Conquête de la steppe et appropriation des terres sur les marges arides du Croissant fertile* (Travaux de la Maison de l'Orient Méditerranéen, 36; Lyon, 2001), 91-109 : « Grande » ou « petite Syrie Seconde »? *Pour une géographie historique de la Syrie intérieure protobyzantine*. Cette mise au point sur les frontières des provinces syriennes tardives conduit l'A. à réexaminer l'extension des principaux territoires de cités. Il rectifie en particulier (p. 106) la confusion entre deux sites homonymes du territoire de Salamias, Umm Hartayn dans le Djebel 'Alâ (cf. *IGLS* IV, 1919), et Umm Hartayn à 50 km au nord-est de Salamias, d'où proviennent les mosaïques *SEG* 40, 1770-1772. [F.]

462. *Territoire d'Épiphaneia*. — A. Zaquq, M. Piccirillo, *Liber Annuus* 49 (1999), 443-464 et pl. 7-36 : *The Mosaic Floor of the Church of the Holy Martyrs at Tayibat al-Imam - Hamah, in Central Syria*, publie ce pavement d'église déjà partiellement connu (*Bull.* 1996, 476; *SEG* 45, 1905). La dédicace de l'évêque Domnos (n° 1) date du mois de Dios 754 (ère séleucide), soit novembre 442 p.C. et non 447. Domnos n'est donc pas un successeur, mais un prédécesseur de Stéphanos, évêque d'Épiphaneia en 445. À la fin, au lieu d'un sous-diacre fils de (Théo)pistos, P.-L. G. reconnaît un préposé aux travaux, ἐπιστώτου (pour ἐπιστάτου) ὑποδιακ(όνου). La

dédicace d'Alexandra et des siens (n° 2), qui correspond à la mosaïque « devant l'abside », τὸ πρὸ τῆς κόνυχης (bizarrement transcrit en un seul mot), était connue. Quatre autres sont nouvelles. Au n° 4 (où le nom du dédicant, déformé par une restauration antique, pourrait être Maras), la dédicace de la mosaïque située « derrière le trône », ὀπίσσω τοῦ θρόνου, ne se rapporte pas au trône épiscopal mais, comme l'expliquent les A., à la plate-forme au centre de la nef conventionnellement appelée « bema » (de son côté Gatier [*supra* n° 461], 100, souligne qu'on ne peut plus considérer le type de l'église à bema comme limité à l'Antiochène, contrairement à l'hypothèse de G. Tchalenko, *Églises syriennes à bema*, Paris, 1990). N° 5, invocation au Christ pour « ceux qui ont fait offrande et qui ont travaillé à ta sainte maison », καὶ καμώντων εἰς τὸν ἅγιον οἶκόν σου; distincts ou non des donateurs eux-mêmes, les καμώντες doivent être des ouvriers, peut-être spécialement des mosaïstes, comme c'est le cas de façon explicite à Umm Hartayn (*SEG* 40, 1770) et Umm er-Rasas (*SEG* 37, 1597). N° 6 : Κύριε μνήσθητι τῆς δο[ύλης] σου Θεῖας ἧς τὸ ὄνο[μα] γινώσκεις ; la formule finale étant en principe destinée à préserver l'anonymat d'un dédicant dont Dieu seul sait le nom (je ne connais pas d'exception à cet anonymat), on peut se demander si Theia n'est pas là une sorte de pseudonyme. Au n° 7, la nef sud est désignée comme τὴν στοὰν τῶν Ἁγίων Μαρτύρων; l'église entière était probablement dédiée aux Saints-Martyrs, dont l'identité n'est pas précisée. [F.]

463. *Émèse*. — Réédition de la croix de bronze *IGLS* V, 2479, *infra* n° 580.

464. *Palmyre*. — Kh. As'ad, J.-B. Yon, *Inscriptions de Palmyre, Promenades épigraphiques dans la ville antique de Palmyre* (Guides archéologiques de l'Institut français d'archéologie du Proche-Orient, 3; Beyrouth - Damas - Amman, 2001; 128 p.), présentent, sous la forme d'un parcours didactique à l'intérieur du site, un choix de 34 inscriptions dans les langues utilisées à Palmyre, araméen, grec, latin et arabe. Saluons la réussite de cet ouvrage destiné au grand public, qui sait montrer l'intérêt de l'épigraphie, jamais détachée du contexte monumental. Quelques pages initient le lecteur aux données de base de l'écriture, de la chronologie et de l'histoire du site. Les textes sont fournis dans leur langue, traduits et largement illustrés, comme les bâtiments auxquels ils appartiennent. C'est un modèle de vulgarisation sans démagogie. [G.]

465. J.-B. Yon, *Mediterraneo antico, Economie Società Culture* 3, (2000), 77-93 : *Onomastique et influences culturelles : l'exemple de l'onomastique de Palmyre*, s'intéresse aux noms non-sémitiques à Palmyre. Il étudie les différentes formes d'adaptation des noms sémitiques en noms grecs, par traduction simple, par équivalence phonétique, ou sans règle discernable. Les noms doubles, araméens et grecs, sont nombreux, mais les magistrats palmyréniens n'adoptent pas forcément un nom grec. Les noms iraniens, Φιρμων, Βαγεσος, Worod, Artaban, Sasan, sont mêlés dans les généalogies aux noms sémitiques; ils semblent refléter plus une influence culturelle qu'une origine ethnique. Quel que soit le milieu, social et culturel, les noms sémitiques prédominent. L'A. ajoute des considérations prudentes sur l'onomastique arabe et araméenne et sur le fait que toutes les généalogies livrent des noms d'origines diverses, qui ne peuvent servir de critère pour reconnaître l'origine ethnique d'une famille. [G.]

466. *Canatha (Qanawat)*. — K. S. Freyberger, *Damaszener Mitteilungen* 12 (2000), 155-175, publie dans un rapport de fouilles sur le temple sud, dit

« temple de Zeus Mégistos », la photo, le fac-similé et la traduction de la dédicace du *pronaos* de ce bâtiment, τὸ πρόναιον, au dieu de Rabbos, Θεῶ Ραββου – divinité désignée selon l'usage sémitique d'après le nom du fondateur du culte — faite par Φίλιππος Ἀλεξάνδρου βο(υλευτής), Νασσαθη γυνὴ καὶ Ἀλεξάνδρου υἱός. Il me semble y avoir une erreur du lapicide : on attendrait Ἀλέξανδρος υἱός, le fils de Philippe s'appelant Alexandre comme son grand-père ; intéressant témoignage d'onomastique macédonienne dans une ville de la Décapole. [G.]

467. **Phénicie.** *Territoire d'Arados* (?). — Donation impériale à un monastère du village de Thédouéïa, *infra* n° 579.

468. *Sidon.* — Une applique de bronze et un sceau de la collection Froehner : *infra* n° 579.

469. **Palestine.** *Césarée.* — C. M. Lehmann, K. G. Holum, *The Greek and Latin Inscriptions of Caesarea Maritima* (The Joint Expedition to Caesarea Maritima, Excavation Reports, 5; Boston, 2000; xx-292 p. et 171 pl.), réunissent les inscriptions de Césarée et de ses proches environs découvertes jusqu'en 1992. Sur un total de 411 numéros (dont deux tiers d'épithaphes et fragments divers), le nombre des nouveautés est assez limité, la plupart des découvertes américaines ayant été l'objet de publications préliminaires, mais on trouve là commodément réunie, présentée avec soin et abondamment illustrée, une documentation auparavant très dispersée. Toutefois le plan adopté par les éditeurs n'est pas sans appeler des réserves. Le classement par genre documentaire (inscriptions honorifiques, architecturales etc.) n'a en soi rien d'insolite, mais on regrettera qu'au sein de chaque section le classement retenu (« déconcertant » de l'aveu des auteurs, p. xi) se fonde seulement sur le type de support, abstraction faite de la chronologie. Deux épigrammes tardives en l'honneur de hauts fonctionnaires (25, 26) se trouvent ainsi égarées au milieu d'inscriptions latines plus anciennes, du seul fait qu'elles ont pour support des colonnes. La priorité donnée par les a. au monument se justifie mal dans un recueil de ce genre quand il s'agit d'objets isolés, privés de contexte archéologique. Elle prend son sens, en revanche, dans le cas d'ensembles monumentaux cohérents (tels la synagogue et le bureau du fisc) dont le dossier épigraphique est heureusement édité comme un tout. L'épigraphie de la colonie romaine de Césarée, en majeure partie latine, excède le cadre de ce *Bulletin* : nous renvoyons par avance au compte rendu développé de W. Eck, *Topoi* 10 (2002, sous presse). Le grec, qui sous le Haut-Empire se limite à quelques dédicaces païennes ou juives et surtout à des épithaphes, supplante comme ailleurs le latin au cours du iv^e s. Nous signalons avant tout des inscriptions grecques nouvelles, publiques et privées, en rappelant brièvement d'importants documents déjà connus. Césarée, capitale provinciale, contribue naturellement à la prosopographie des fonctionnaires impériaux. Pour le Bas-Empire, la nouvelle épigramme en l'honneur de Nomos (25) a été de façon certaine rapportée par R. Merkelbach au maître des offices de ce nom (*infra* n° 472). L'épigramme en l'honneur d'Eusébios (26), jadis considérée à tort comme funéraire, est ici relue et réinterprétée : il s'agit peut-être (ou même probablement) d'un gouverneur de Palestine, qui a choisi de « régner » (κοιρανέειν, le verbe n'est pas banal pour un fonctionnaire) par la piété (allusion au nom d'Eusébios) plutôt que par la puissance. On relève dans des dédicaces de constructions publiques les noms d'autres gouverneurs de Palestine (proconsuls à la fin du iv^e s., puis à nouveau à partir de 536), déjà connus : Florentios (55), Alexandros (57), Euelpidios (58), Entolios

(59). Certaines de ces dédicaces (58, 59) illustrent en même temps l'activité édilitaire du « père la cité » (cf. *Bull.* 1996, 491). La dédicace nouvelle n° 63, anonyme en raison de sa mutilation, est intéressante par sa formule initiale : « après ses nombreux autres grands travaux », μετὰ τῶν ἄλλων πολλῶν καὶ μεγάλων ἔργων. Les A. comparent justement, sur une mosaïque d'Apamée, la formule πολλῶν μετ' ἄλλων; cette comparaison réfute, notons-le, l'ingénieuse lecture de Ph. Bruneau, πολλῶν μετάλλων (*Bull.* 1989, 141) que j'avais été trop prompt à adopter (*Bull.* 1990, 935); dans le même sens, je relève aussi μετὰ τῶν ἄλλων ἔργων dans une dédicace en l'honneur d'un *praeses* de Carie (Roueché, *Aphrodisias in Late Antiquity*, n° 22). À son rôle de capitale, Césarée doit également des documents financiers et juridiques (109-112). Relativement ancienne, la liste de noms n° 111 est surmontée d'un intitulé inexplicable, ἀπόφασις. Plus tardif, le tarif de l'hippodrome n° 109 (déjà *SEG* 39, 1620) était connu à défaut d'être complètement élucidé. Le fragment n° 110 pourrait, me semble-t-il, faire partie du grand règlement administratif, encore inédit, récemment signalé par J. Patrich (*infra* n° 473). Au n° 112, au lieu de]ω λύουσιν (l. 2), je lirais κ]ωλύουσιν. La fouille du bureau financier de la province, ou « Imperial Revenue Office », a livré une série de mosaïques inscrites (nos 85-96, voir déjà *Bull.* 1996, 485); l'usage répété de citations bibliques y est remarquable pour un édifice profane; la mention de fonctionnaires du service financier, tel le *numerarius* Mousônios (90), a permis l'identification du monument, corroborée depuis lors par de nouvelles découvertes (*infra* n° 473). [F.]

470. *Ibid.*, n° 41, après une acclamation pour les portefaix (*Bull.* 1967, 645), au lieu de la lecture de Lifshitz κὲ σὶ Ἀνακίῳ (« pour toi aussi, Anakios », nom inconnu), je lis sur la photographique (pl. 34) κὲ Εἰανακίῳ, diminutif connu de Iðannès. C'est probablement à un bain qu'appartiennent les deux inscriptions suivantes, sur mosaïque. Au n° 97 (déjà *SEG* 48, 1881), on lit χάρις ὑγία τοῖς ὧδε, « grâce et santé pour ceux d'ici » ou peut-être « pour ce lieu-ci » d'après l'emploi, connu en Palestine, du neutre τὰ ὧδε (cf. *Bull.* 1990, 953). Au n° 98, sur deux lignes aux tesselles grossières, on ne peut accepter la lecture πθὴ ἐπάτωσε, « decay trampled », qui suppose un hapax inexplicable et une faute pour ἐπάτησε; j'y vois une formule apotropaïque, originale me semble-t-il, bien propre à figurer sur un pavement : πθόνε (pour φθόνε) πατῶ σε, « Envie (mauvais sort), je te piétine ! » Pour l'invocation n° 113, sous une fresque du Christ et des apôtres, voir *infra* n° 471. Peu d'inscriptions se rapportent aux églises de Césarée — les A. écartant à juste titre tout lien entre l'Hadrianeion concerné par une restauration tardive (58) et l'église d'Hadrien, martyr de Césarée. Noter cependant le poids de marbre n° 114, τάλαντον τῆς ἁγίας Μαρίας (ce « talent » pesait à l'origine près de 70 kg), qui appartient sans aucun doute à une église de la Vierge. On peut comparer, à Callatis, un poids de marbre de 425 livres (*Bull.* 1990, 901); pour des poids de marbre plus légers, voir en Palestine *Bull.* 1992, 649, à Antioche et à Tyr *Bull.* 2001, 478. La fin de l'invocation n° 132, pour le diacre Chrysos, n'a pas été déchiffrée : l'épithète abrégée φιλοκ., où le kappa est apparemment suivi d'un gamma et d'un signe d'abréviation, ne peut guère être que φιλοκ(ιστη), cf. *Bull.* 1987, 466; à la fin, lire ἀμὴν, Κ(ύρι)ε. Pour les invocations peintes n° 153, voir *infra* n° 474. [F.]

471. *Ibid.*, nos 143-348, une série de plus de 200 épitaphes, il est vrai souvent fragmentaires, présente un formulaire largement uniforme, commun aux juifs et aux chrétiens : le monument funéraire est le plus souvent

appelé θήκη (68 cas), souvent aussi μημόριον (18 cas), terme peu commun dans le reste du Proche-Orient (on sait qu'il est surtout fréquent en Macédoine); d'autres termes funéraires, θέσις, θεσίδεν (pour θεσίδιον), τόπος, sont beaucoup plus rares. Au n° 144, non restitué par les a., on lit sans aucun doute (comme me l'indique de son côté P.-L. G.) : [Θή]κη πεδαρική [διαφ]έρουσα Μεγά[λου ἐ]παρχικοῦ; à moins d'une coïncidence, le propriétaire de ce tombeau destiné aux esclaves (même formule à Tyr) n'est autre que l'éparchikos Mégas de Césarée, père des deux enfants enterrés dans un monastère d'Émèse en 494 et 495 (*IGLS* V, 2358 et 2359), fils et fille de Μεγάλου ἐπαρχικοῦ Καισαραι[ως] selon ma restitution *Bull.* 1998, 516 (qui corrige ma lecture précédente, indiquée *SEG* 35, 1792). Comme l'indique W. Eck, *Topoi* 2002, les épitaphes n°s 156 et 158, ici attribuées à Césarée et présentées comme inédites, proviennent en réalité d'Oboda dans le Négev (pour 156, voir déjà *SEG* 28, 1392, complété par *SEG* 31, 1400). Au n° 296, au lieu de ὑ(πὸ) Ἐντολίας, lire [--ο]ν (καὶ) Ἐντολίας; P.-L. G. lit également au n° 299, au lieu du nom Makarios, τόπως Βικαρίο[ν]; et au n° 316 (l. 2 non déchiffrée), l'ethnique [Κ]εσαρέω[ς] ou [Κ]εσαρέω[ν]. Les fragments non funéraires 349-411 sont en général minimes. Au n° 363, où l'on n'a lu que βασιάζων (l. 3), P.-L. G. reconnaît de façon certaine τὸ ὄρολόγιον (l. 1). [F.]

472. R. Merkelbach, *ZPE* 136 (2001), 298 : *Ehrenepigramm auf (Flavius) Nomus aus Caesarea Maritima*, rend tout son sens à l'épigramme Lehmann-Holum 25 (*supra* n° 469). Les premiers éditeurs supposaient que Nomos, qui fut maître des offices de Théodose II de 443 à 446, aurait été gouverneur de Palestine à une date antérieure, mais eux-mêmes notaient que l'honneur d'une statue dorée serait exceptionnel pour un gouverneur. M. montre qu'il s'agit bien du fameux Nomos, et que l'allusion de l'épigramme à son autorité sur le *cursus publicus* (οἱ δρόμῳ ἐξανύουσιν ἐφημοσύνην βασιλῆων) suffit à désigner le maître des offices dans l'exercice de ses fonctions. — Ajoutons deux remarques. L'éloge de l'εὐνομία du personnage convient non seulement à son rôle de juge, mais fait aussi écho au nom de Nomos. Quant à l'incipit δημοτέρη, traduit « publicly » comme un équivalent poétique de δημοσίᾳ, j'y verrais plutôt un nominatif : δημοτέρη τίμησε Νόμον... ἢ πόλις, « la cité avec son peuple a honoré Nomos ». [F.]

473. J. Patrich *et alii*, *Caesarea Papers*, 2 (*JRA*, *Suppl.* 35, 1999, signalé *Bull.* 2001, 500), 71-107 : *The warehouse complex and governor's palace*, publie des inscriptions des v^e-vi^e s. découvertes à partir de 1993 dans la fouille des entrepôts et du prétoire. P. avait déjà fait connaître la mosaïque d'un Stéphanos (ici p. 80, fig. 11) et l'inscription peinte au pied d'une croix (p. 78, fig. 9) où l'on reconnaît le mot καύχημ[α] : voir *Bull.* 1999, 566, où j'ai déjà comparé la formule σταυρῶς ἱερέων καύχημα à Mèdeia en Thrace (en dernier lieu *Bull.* 1998, 633, au n° 53); ajoutons que la croix gemmée de Césarée est aussi comparable à celle de Mèdeia, où décor et inscription remontent à mon sens au vi^e s. Les a. signalent en outre un long document administratif inscrit en trois colonnes, dont l'intitulé porte le nom du préfet du prétoire d'Orient Flavios Pousaios (en fonction en 465-467 et 473 : voir mes remarques, *Travaux et Mémoires* 12 [1994], 287). On s'abstiendra de transcrire le grand fragment bien lisible p. 94, fig. 28, la publication de l'ensemble étant préparée par L. Di Segni et K.G. Holum. Les inscriptions suivantes sont toutes sur mosaïque. Une pièce donnant sur le *decumanus* (p. 96, fig. 31) offre l'acclamation : « que demeure la paix des chrétiens ! », διαμείνη ἡ εἰρήνη τῶν χριστιανῶν. Deux autres pavements ont été exécutés

par des fonctionnaires provinciaux : p. 97, fig. 32, invocation pour Eusebios, chef du service financier, Εὐσεβίῳ τῷ [νου]μεραρίῳ; p. 101, fig. 38, « les sous-assistants reconnaissants ont fait faire (la mosaïque) », εὐχαριστοῦντες οἱ ὑποβόηθοι ἐποίησαν. [F.]

474. T. Avner, *ibid.*, 109-128 : *Early Byzantine wall-paintings from Caesarea*. N° 1, dans un des entrepôts voûtés, trois saints nimbés dont les noms, réduits aux deux ou trois dernières lettres, ne peuvent être restitués sûrement (p. 113-115). N° 2, dans une sorte de couloir, sous l'image du Christ entouré des apôtres, trois invocations peintes dont la dernière a entièrement disparu. L'illustration (phot. couleur fig. 11, dessin fig. 15), qui complète quelque peu l'édition Lehmann-Holum 153 (*supra* n° 470), permet de lire : ἡλιπιδάσσοι, αὐτὰ σῶσον, et plus loin : [...] σῶσον τὰ ἄλογα. Pareille prière pour des bêtes de somme se trouve aussi sur des objets de bronze : voir mes remarques, *BCH* 118 (1994), 286. [F.]

475. *Ascalon*. — W. Eck, B. Zissu, *Scripta Classica Israelica* 20 (2001), 89-96 : A Naucerus de oeco poreuticorum in a New Inscription from Ashkelon/Ascalon, publie une épitaphe bilingue en latin et grec. Le latin, mieux conservé, permet de restituer le grec, Μνήμη Γαίου Κομισίου [Μέμορις ναυκλήρου ἐξ οἴκου πορευτικῶν], répondant à *Memoriae C. Comisi Memoris naucleri de oeco poreuticor(um)*. Les A. notent que le formulaire latin décalque le grec là où l'on attendrait un *collegium naviculariorum*. Le terme de *poreuticus*, πορευτικός est associé au transport du blé d'Alexandrie à Rome : dans le cas présent, Comisius, d'origine occidentale, pourrait avoir été concerné par le transport du vin d'Ascalon vers Rome au II^e s. ou au début du III^e s. p.C. [G.]

476. *Négev*. — Épitaphes d'Oboda attribuées par erreur à Césarée, Lehmann-Holum 156 et 158 : *supra* n° 471.

477. **Syrie et Arabie**. — A. Sartre-Fauriat, *Des tombeaux et des morts. Monuments funéraires, société et culture en Syrie du Sud du I^{er} s. av. J.-C. au VI^e s. ap. J.-C.* (BAH, 158; Beyrouth, 2001; 2 vol., v-291 p. et iv-299 p.). Cette vaste étude, analytique et synthétique, porte sur l'ensemble des tombeaux et monuments funéraires d'une zone de la Syrie du Sud et de la Jordanie qui comprend essentiellement le Hauran et ses abords, Nuqrah et Ledja, en débordant légèrement vers l'ouest et le sud. L'épigraphe contribue largement à cette enquête et de nombreuses inscriptions sont mentionnées ou citées, selon la numération des *IGLS*, en incorporant les données des volumes à paraître, préparés par Maurice Sartre. Une table des concordances permet au lecteur de s'y retrouver aisément, de même que d'excellents index, en particulier des noms propres (français) et des mots grecs (II, 267-275). L'illustration, photos, plans et cartes, est soignée. Le premier volume est un catalogue, des tombeaux par site, des sarcophages par type ainsi que des reliefs et statues funéraires, souvent inscrits. Parmi les inédits, relevons les noms féminins Σαββαθη, Θελσεμη, Μαλιχαθη et Γαιη, et le génitif masculin Ταννηλου. Deux statues de personnages assis tenant un *volumen* déroulé sur les genoux sont publiées, I, p. 288-291, sans que l'A. ait pu connaître l'article de K. Lembke, *Damaszener Mitteilungen* 12 (2000), 255-264. Sur le *volumen* de l'une, L. et S.-F. lisent Ῥούφου Ασβου τὸ θέμα; S.-F. comprend ce terme rare comme « le monument », le tombeau. Sur le *volumen* de l'autre, S.-F. lit (mieux que L.) Θυμ[ος] Κα[σί]ου ἐκ τῶν ιδύων ἐπώσην, restitution assurée d'après le bas des lettres lisible sur la photo (fig. 389). Les deux inscriptions ne se lisent pas dans le même sens : dans un cas c'est le personnage figuré qui est le lecteur, dans l'autre c'est

le spectateur. Le second volume, de synthèse, s'intéresse entre autres au vocabulaire grec du tombeau, p. 21-34, et aux verbes relatifs à la construction, p. 35-37; l'A. avait déjà donné une étude sur les épigrammes (*Bull.* 2000, 653). Les p. 133-234 organisent l'étude de toute l'épigraphie funéraire de la zone, environ 2500 inscriptions dont 2000 stèles sans relief et 400 cartouches, autour de quelques thèmes : formulaire; répartition par âge, sexe, fonction ou activité; vocabulaire de l'éloge; propriété, protection et prix des tombeaux; culture et conceptions religieuses des défunts. On dispose désormais, grâce à la très riche documentation hauranaise (au sens large) d'un ouvrage de référence tant pour l'étude de la société syrienne à l'époque romaine (et, secondairement, protobyzantine) que pour la compréhension de l'épigraphie funéraire proche-orientale. [G.]

478. A. Michel, *Les églises d'époque byzantine et umayyade de Jordanie (provinces d'Arabie et de Palestine), v^e-viii^e siècle. Typologie architecturale et aménagements liturgiques* (Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 2; Turnhout, 2001; xxi-471 p.). Introduit par une synthèse avant tout architecturale, le gros de l'ouvrage (p. 105-425) consiste dans l'inventaire systématique des monuments, plus de 150, classés géographiquement. La plupart de ces églises, avec leurs annexes, ont fourni une ou plusieurs inscriptions, le plus souvent sur mosaïques : documents essentiels pour dater les édifices, comme pour en déterminer la fonction (voir par exemple p. 44, sur la désignation du baptistère). Chaque notice comporte, après analyse de l'architecture, des aménagements et du décor, une présentation succincte, mais soignée, des inscriptions, en grec et en traduction. Sans dispenser de recourir aux publications de référence, cet aspect de l'inventaire facilitera la tâche de l'épigraphiste soucieux de replacer chaque document dans son contexte monumental. On utilisera aussi avec profit, en annexe (p. 426-433), les listes épiscopales des évêchés de Transjordanie. Si certaines restent encore limitées aux sources littéraires, l'afflux de nouvelles inscriptions datées ne cesse d'enrichir les fastes de Bostra, Gérasa et Madaba (comparer, pour cette cité, l'état des données en 1986, *I. Jordanie* 2, p. 203). [F.]

479. **Arabie**. — R. Mercier, *Rev. bibl.* 108 (2001), 101-108 : *Intercalation in the Era of the Province of Arabia*, à partir des rares inscriptions datées précisant le jour de la semaine, détermine au terme d'une étude très technique la mise en place des années bissextiles dans l'ère et le calendrier de la province d'Arabie. L'ère ayant pour point de départ le 22 Xanthikos (mars) 106 p.C., les années bissextiles sont l'an 2, l'an 6 etc. L'an 2 commence en effet le 22 mars 107 et s'achève sur le 6^e épagomène (21 mars 108). Un appendice est consacré aux noms planétaires des jours de la semaine, en particulier le lundi, ἡμέρα σελήνης. [F.]

480. *Jordanie du nord et du nord-est*. — N. Atallah, *Epigraphica Anatolica* 33 (2001), 199-207, publie des inscriptions grecques et safaitiques, contrôlables sur de bonnes photographies. À Torra, près de la frontière syro-jordanienne, sur un socle cylindrique : [A]ντώνιος (on ne voit pas le *sigma*) Γερμανός [οὐε]τρ[α]νός σὺν στύλοις ἀνέ[θη]κεν (corriger la traduction « a consacré cette colonne », pour « a consacré (ceci) avec les colonnes »). À Sarih au sud-est d'Irbid, au lieu de ἐνθάδε κεῖται Δῶρος ἀποπροτή[κ]τορος, ne peut-on lire κεῖτε Φλώρος ? l'épithète de cet *ex-protector* daterait de l'an 487 (592/3 p.C.), mais la présence même d'une date à la l. 1 paraît douteuse et le formulaire est en tout cas sûrement antérieur au vi^e s. À Sobeika, au nord-est de la Jordanie, sur un galet de basalte, à côté d'une inscription safaitique : Μνησθῆ Αὐβαθανῆς, Ροσαουαθ[ο]ς Σαδηνος (ce mot

compris comme un ethnique) καὶ [- -] Κανοθενῶ[ν]. L'A. propose de restituer φυλῆς avant l'ethnique de Kanatha; en ce cas, il faudrait que le nom de la tribu civique précède immédiatement l'ethnique de Kanatha et suive un anthroponyme disparu. [F., G.]

481. *Territoire de Bostra*. — A. al-Husan, *Annual of the Dept. of Ant. of Jordan* 45 (2001), p. 5-14 de la partie en arabe, dans un rapport sur les fouilles de Mafrāq (1991-2001), présente sans les transcrire plusieurs photographies (seulement partielles) d'inscriptions sur mosaïques. J'en propose une analyse provisoire, nécessairement incomplète. P. 11, fig. 12 (dans une *tabula ansata*), dédicace datée peut-être sous l'archevêque Polyuktos (attesté de 596 à 624 d'après *SEG* 30, 1711 et 1713); au dessous, mosaïque des mois, à partir d'Audnaios. P. 12, fig. 14, pavement d'une église, par les soins notamment du prêtre Auxonios, grâce à une offrande du village. P. 12, fig. 15 (*tabula ansata*), dédicace datée de l'indiction 6, an 557 (ère d'Arabie), soit 1^{er} septembre 662 - 20 mars 663 p.C. P. 13, fig. 16, pavement exécuté sous l'économe Stéphanos et l'archevêque Geōrgios, le 1^{er} février d'une année à préciser. Cet archevêque de Bostra ne paraît pas connu. [F.]

482. *Région d'Irbid*. — I. Melhem, A. al-Husan, *ibid.* 45 (2001), p. 33-50 de la partie en arabe : *First Season of Excavation at Khallit 'Isâ-Sir / Bayt 'Idis, 2000*, présentent plusieurs mosaïques inscrites, avec photos, dessins et aux p. 47-49 des transcriptions en majuscules où les mots ont été tant bien que mal séparés. P. 37, invocation de 10 lignes (transcrite p. 48-49) pour le prêtre Kaisarios et le diacre Tibérios, ainsi que cinq anciens, γέροντες, et leurs co-villageois, κὲ λύπυς συνκωμήτες Σηρων. Pour συγκωμήτης, mot caractéristique du grec d'Orient, voir *Journal des Savants* 1995, 73 et n. 16. Le nom antique du site était apparemment celui de κώμη Σηρων. Suivent deux invocations mentionnant notamment des moines puis, dans un cadre à part, une liste de noms parmi lesquels des diacres et un moine. P. 38 (transcription p. 47), martyrion daté sous les prêtres Porphyras et Kaioumos, au mois de Panémos, an 507, indiction 7. P. 39 (transcription p. 49), offrande de la diaconesse Kyra pour son fils Elias et son père Marinos, décédés. [F.]

483. *Jordanie du Sud*. — P.-L. Gatier, dans Chr. Breuer, *Antike Skulpturen, Bestandskatalog des Badischen Landesmuseums Karlsruhe* (Karlsruhe, 2001), 136 et phot. 231, révisé l'inscription *I. Jordanie* 4, 116, offerte par Brünnow au musée de Karlsruhe. Trouvée sur la voie romaine à 60 milles au nord de Pétra, cette borne correspondrait à un embranchement en direction de l'ouest – la conjecture de G. [ἐκ] δυσμ[ῆς] (traduit par mégarde « von Osten ») me paraît étayée par la borne *I. Jordanie* 4, 118, qui indique deux distances, au couchant (abrégé δυσμ) et au midi. Ici l'embranchement menait à un village, κώμη Ση[- -]. À la l. 3 les lettres PA (sans rien ensuite) ne sont pas interprétées : indication de distance ? [F.]

484. F. Villeneuve, Z. Al-Muheisen, *CRAI* 2000, 1525-1563 : *Nouvelles recherches à Khirbet edh-Dharîh (Jordanie du Sud, 1996-1999)*. Du village byzantin (situé à cette époque en Palestine III) qui a succédé au sanctuaire païen provient une amulette de bronze à inscription votive : ὑπὲρ σωτηρίας Γεωργίου καὶ Ἡλίας καὶ Π[.]πη. Dans l'église, l'inscription peinte sur l'arc de l'abside fait appel à l'intercession de Marie et aux prières des saints : πρεσβίαις τῆς ὑπερενδόξου Θεοτόκου Μαρίας καὶ ἱκεσίαις τῶν ἁγίων. [F.]